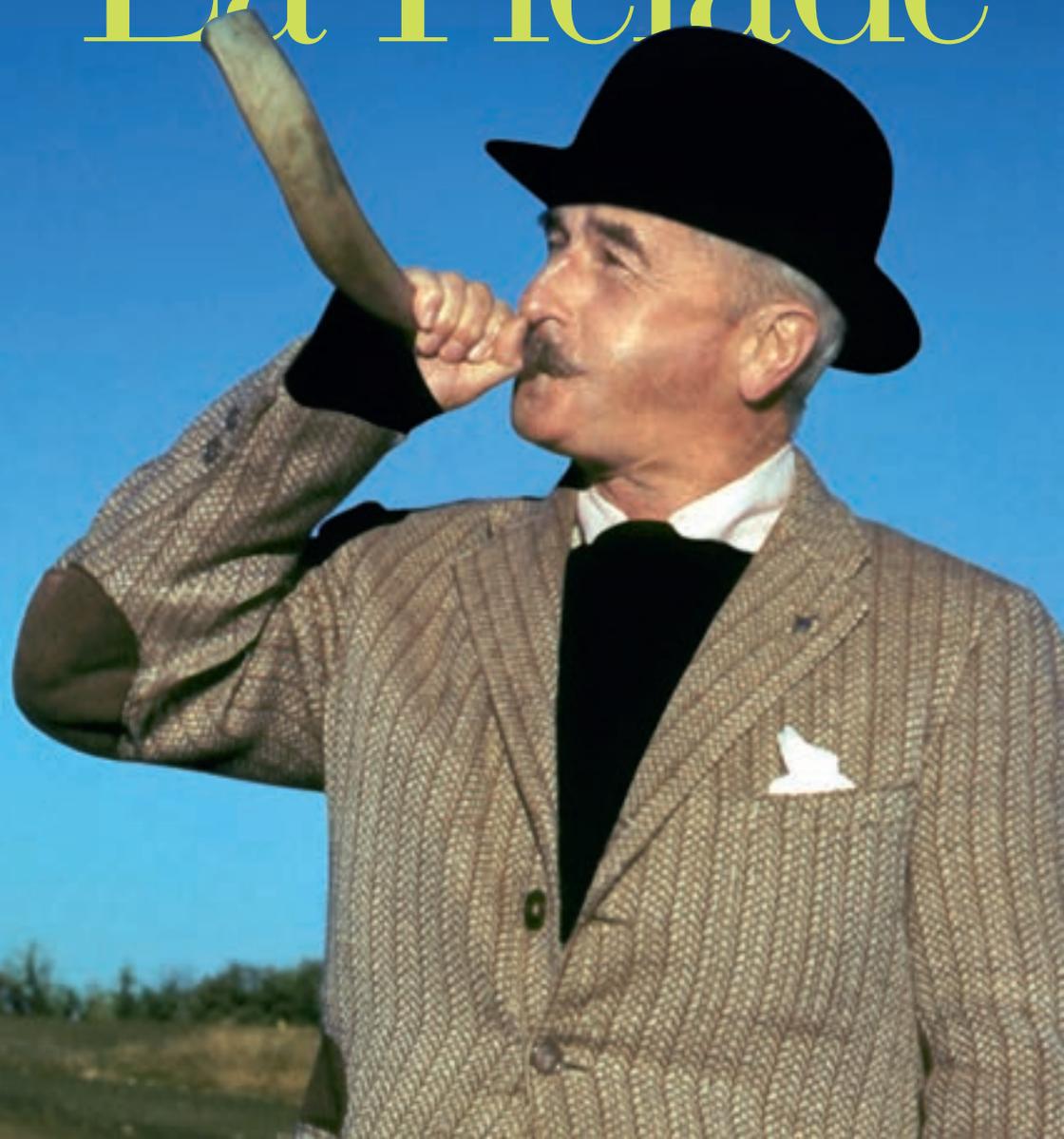


n° 61

Février / mai 2017

La lettre de

La Pleïade



Éditions Gallimard
5, rue Gaston-Gallimard
75007 Paris
• La Lettre de la Pléiade n° 61,
février / mai 2017.

Cette Lettre comprend les programmes des livres paraissant de février à mai 2017, sous réserve de modification de dernière heure. Les indications de pagination et de prix ne sont pas contractuelles. Achevé d'imprimer en 2017 par Senteurs Cartons
Dépôt légal : mars 2017.

Illustrations.

Couverture : William Faulkner en 1960, avec son cor de chasse au Farmington Hunt Club de Charlottesville en Virginie. © George H. Barkley. Courtesy William G. Barkley.

Page 2 et 16 : Germaine de Staël (1766-1817) par Louis-Ami Arlaud-Jurine (v. 1805). © The Wallace Collection, London.

Pages 4 à 7 : © Archives Éditions Gallimard.

Page 9 : Michel Tournier en mars 1980. Photo Jacques Robert © Gallimard.

Page 10 : image du haut, d'après une gravure d'Etienne Achille Réveil, d'après John Flaxman, 1833. Tableau du bas, huile sur toile de Francesco Hayez, 1814-1815, Galleria Nazionale di Capodimonte, Naples.

Page 12 : Michel Tournier en 1970. Photographie de Jacques Robert. © Gallimard.

Page 14 : William Faulkner en 1943. © Alfred Eriss / The LIFE Picture Collection / Getty images.

Page 18 : Portrait en pied de Martin Luther (détail). Gravure de Cranach le Jeune (1548). The British Museum, Londres. © RMN - Grand Palais / The Trustees of the British Museum.

Page 20 : Photographie d'Anne de Brunhoff. © Anne de Brunhoff.



Sommaire

L'histoire de la Pléiade

4

- Les secrets de la Pléiade Saint-Exupéry, II

Inédit

8

- Michel Tournier. « Les Larmes d'Ulysse »

Parmi les nouveautés

12

- Michel Tournier
- William Faulkner
- Madame de Staël
- Luther
- Georges Perec

L'Album de la Pléiade

20

- Georges Perec, par Claude Burgelin

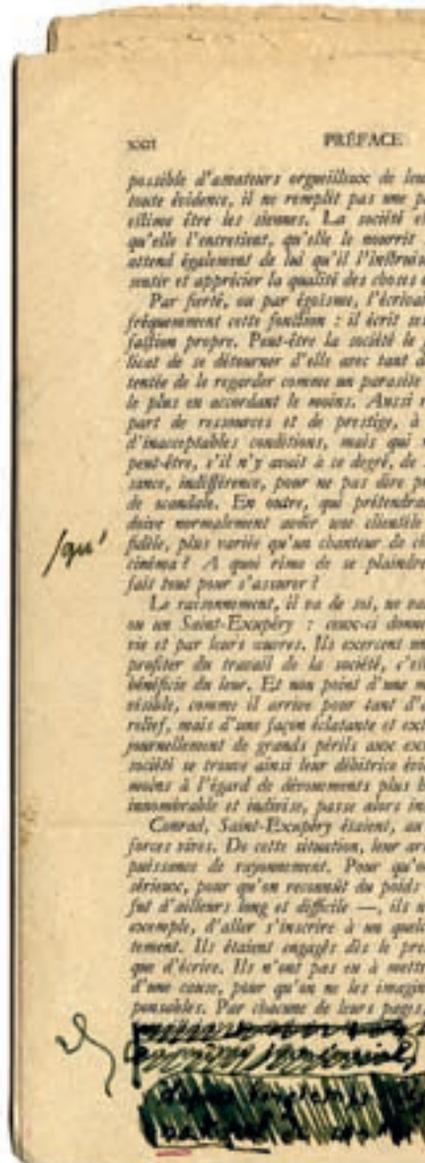
Si l'on demande ce qui vaut mieux d'un ouvrage avec de grands défauts et de grandes beautés, ou d'un ouvrage médiocre et correct, je répondrai, sans hésiter, qu'il faut préférer l'ouvrage où il existe, ne fût-ce qu'un seul trait de génie. Il y a faiblesse dans la nation qui ne s'attache qu'au ridicule, si facile à saisir et à éviter, au lieu de chercher avant tout, dans les pensées de l'homme, ce qui agrandit l'âme et l'esprit. Le mérite négatif ne peut donner aucune jouissance ; mais beaucoup de gens ne demandent à la vie que l'absence de peines, aux écrits que l'absence de fautes, à tout que des absences. Les âmes fortes veulent exister ; et pour exister en lisant, il faut rencontrer dans les écrits des idées nouvelles ou des sentiments passionnés.

GERMAINE DE STAËL, *De la littérature
considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*

Les secrets de la Pléiade Saint-Exupéry, II

Notre précédente livraison de la *Lettre de la Pléiade* consacrait sa chronique historique à la singulière affaire de la reproduction des illustrations du *Petit Prince* dans la première édition des *Cœuvres* d'Antoine de Saint-Exupéry dans la collection (1953). Les archives de fabrication de ce volume, soigneusement conservées par les Éditions Gallimard, réservent encore d'autres surprises, qui ne laisseront pas indifférents les amateurs d'histoire éditoriale.

En 1950 avait déjà paru à la NRF un épais volume relié et illustré, appartenant à la célèbre série des cartonnages d'éditeur, intitulé *Cœuvres complètes* d'Antoine de Saint-Exupéry. Il réunissait *Courrier Sud*, *Vol de Nuit*, *Terre des hommes*, *Pilote de guerre*, *Lettre à un otage*, *Le Petit Prince* et *Citadelle*. Quand le directeur de fabrication Jacques Festy annonce le 12 mai 1952 à l'imprimeur Darantière la mise en route d'une Pléiade Saint-Exupéry, tout paraît encore très simple : « Nous allons publier dans la Pléiade les *Cœuvres complètes* de Saint-Exupéry très exactement dans l'ordre dans lequel ces textes ont été imprimés par vous en 1950 pour l'édition reliée de fin d'année. » On notera au passage que la proximité des deux éditions ne semble poser aucune difficulté, signe que l'œuvre de Saint-Exupéry est déjà une valeur sûre, autorisant la coexistence en librairie de plusieurs éditions d'un même titre. Mais ce projet sans difficulté particulière est bouleversé par la mise au jour concomitante de textes inédits d'Antoine de Saint-Exupéry.



Ainsi, le 9 octobre 1952, Darantière est prié de suspendre le tirage de la Pléiade, alors que douze formes sur vingt-neuf ont déjà été tirées dans l'atelier de l'imprimeur ! Jacques Festy ignore encore l'importance de ces écrits inédits

dans les deux tomes qui la composent étaient déjà connus au début des années 1950. Les archives de Nelly de Vogüé et de Robert Mallet intégreront cette deuxième édition, avec d'autres textes mis au jour, à l'image des *Lettres de jeunesse à l'amie inventée* que Gallimard fait paraître en avril 1953 ou encore des *Écrits de guerre* réunis par Louis Évrard. Du reste, par souci d'honnêteté, le volume de 1953 ne s'intitule pas *Œuvres complètes*, mais *Œuvres*. Le renoncement à l'épithète confirme qu'il ne s'agissait, en somme, que d'une Pléiade provisoire : utile, méritée et attendue ; mais incomplète, *ab ovo*.

Gaston Gallimard avait anticipé cette difficulté, si bien que les attermoissements de Jacques Festy ont dû lui paraître superflus et sans objet. « Je ne pense pas que l'on puisse envisager dès maintenant une édition de l'œuvre d'Antoine comprenant la correspondance et les carnets, écrivait-il à Simone de Saint-Exupéry dès janvier 1952. En effet, si nous entreprenons une édition de ce genre, elle serait nécessairement incomplète. À chaque réimpression, il faudrait la modifier, y ajouter les nouveaux textes découverts depuis la dernière édition, ce qui ferait protester tous les acheteurs des éditions précédentes. Mais, plus tard, nous envisagerons certainement un second tome composé de la correspondance et des carnets. » Alors pourquoi cette Pléiade ? La motivation de l'éditeur n'était-elle que commerciale ? « Il s'agit surtout dans mon esprit d'une entreprise de prestige, de propagande, de nature à classer définitivement l'œuvre d'Antoine parmi celles des grands écrivains classiques. En un mot, ne croyez-vous pas que cette édition soit souhaitable ? Je pense qu'Antoine l'eût désirée. En tous cas, elle est très attendue, comme le furent celles de Péguy, de Claudel, de Gide, comme le sont celles de Proust et de Valéry actuellement en préparation. » Gaston Gallimard paraît ici au

meilleur de sa forme – sage, lucide et doté d'un sens aigu de la temporalité éditoriale.

Du reste, le choix du préfacier pour cette première édition s'inscrit dans une même démarche. Gaston Gallimard s'en préoccupe dès mars 1952, consultant Nelly de Vogüé à ce sujet : « S'il s'agissait d'une édition critique, nous pourrions nous adresser à un jeune universitaire. Il nous donnerait une introduction en quelque sorte technique – mais j'estime qu'il n'est pas encore temps d'envisager une telle édition, surtout tant que les *Carnets* n'auront pas été publiés. Il me paraît donc souhaitable d'obtenir une préface d'un écrivain ayant une certaine notoriété. Si Gide était encore là, c'est à lui naturellement que nous aurions pensé. À son défaut, ayant compulsé mon répertoire, je ne vois guère que Jules Roy à qui nous adresser. » On ne sait qui a eu l'idée de solliciter André Malraux, mais celui-ci semble bien avoir accepté la proposition ; Jacques Festy annonce la livraison prochaine de cette préface prestigieuse à son imprimeur en mai 1952. Mais, pour des raisons qui nous sont à ce jour inconnues, ce n'est pas André Malraux mais Roger Caillois, ancien ami de Saint-Exupéry et bon connaisseur de son œuvre, qui se prête finalement à l'exercice. Il adresse à l'éditeur son admirable préface au début du mois de juin 1953. La notice biographique qui l'accompagne est, elle, établie à partir du livre de Pierre Chevrier (Nelly de Vogüé), publié en 1949 chez Gallimard. On y retrouve, du reste, quelques-unes de ses approximations, comme le signale à l'éditeur, en janvier 1954, un professeur attentif – suggérant en particulier de corriger le titre du premier texte publié par l'écrivain, dans la revue *Le Navire d'argent* ; il ne s'agit pas de « Manon » (dont le texte intégral ne paraît qu'en 2006), mais de « L'Aviateur », courte nouvelle annonçant le premier roman d'Antoine de Saint-Exupéry, *Courrier Sud*...

Ainsi va l'édition... le diable s'y cache souvent dans les détails ; et, comme dans la vie même, les vérités du jour ne sont pas, toutes, éternelles.

Liste des inédits de Saint-Exupéry avec annotation manuscrite de Gaston Gallimard. « Michel, Je suis d'avis de garder le volume tel qu'il a été composé. De publier les inédits en collection Blanche en attendant une deuxième Pléiade. »

Michel Tournier

« Les Larmes d’Ulysse »

Les Larmes d’Ulysse est un livre délicieux de Roger Grenier ; paru en 1998, il est consacré aux rapports qu’entretiennent les écrivains, artistes et autres hommes d’État avec leur chien. Le titre choisi par Roger Grenier (dont le braque nommé Ulysse était honorablement connu dans les couloirs des Éditions Gallimard) fait écho à un épisode du chant XVII de l’*Odyssee* : de retour à Ithaque, et soucieux de son incognito, Ulysse pleure d’émotion quand il est reconnu par son chien, le vieil Argos.

Mais « Les Larmes d’Ulysse » est aussi le titre d’un texte récemment découvert de Michel Tournier. Cette fois, c’est au chant VIII du même poème d’Homère que renvoient les larmes du héros, par ailleurs plus célèbre pour sa *mêtis*, son intelligence rusée, que pour son émotivité. Recueilli par Nausicaa, Ulysse ne peut retenir ses larmes lorsque l’aède Demodocos chante les exploits qu’il a accomplis sous les murs de Troie. Demodocos est aveugle ; c’est en quelque sorte un double d’Homère, et ce qu’il chante est une *Iliade*, mais non celle que nous connaissons : un autre poème, riche d’autres épisodes, et qui confronte Ulysse non seulement à son passé, mais à son propre mythe. Occasion pour Tournier, qui a fait des mythes son matériau romanesque de prédilection, d’esquisser une réflexion sur le sujet.

« Les Larmes d’Ulysse » semble être resté inédit et ne figure pas au sommaire du volume de la Pléiade. Le texte a été découvert dans les archives de Michel Tournier par Arlette Bouloumié, que nous remercions de nous l’avoir communiqué. Il s’agit d’un dactylogramme de six feuillets. Le nom de l’auteur est dactylographié en tête, ses initiales à la fin. On relève ici ou là quelques corrections autographes à l’encre bleue. La plus significative, qui a trait au centenaire de la naissance de Jean Giono (voir ci-dessous, 2^e paragraphe), donne à penser que ces pages ont été rédigées avant le printemps de 1995 et corrigées peu après.

L’*Iliade* et l’*Odyssee* répondent à des questions diamétralement opposées. L’*Iliade* est l’histoire d’un siège, le siège de la ville de Troie par les Grecs. L’*Odyssee* raconte le retour d’Ulysse chez lui à Ithaque. Or ces deux thèmes sont dynamiquement contraires. Le siège est statique et doit le rester. La tentation permanente des assiégeants, c’est de « lever le siège » et de partir. Il ne faut pas. La vertu d’un siège est la constance, la patience, l’acharnement. Au contraire le retour d’Ulysse devrait se dérouler sans accroc, sans retard, sans arrêt entre Troie et Ithaque. C’est le

retour au foyer de l’époux fidèle de Pénélope, du bon père de Télémaque. Si tel avait été le cas, il n’y aurait pas eu d’*Odyssee*, car celle-ci n’est que l’énumération des retards imposés au héros par les dieux.

Dix ans pour naviguer de Troie à Ithaque ? De qui se moque-t-on ? C’est pourquoi Jean Giono — dont on [va bientôt *biffé*] [vient de *corr. manus.*] fêter le centenaire — écrit avec la *Naissance de l’Odyssee* une version particulièrement irrévérencieuse du retour d’Ulysse. D’après Giono, Ulysse n’était nullement pressé de regagner l’ennuyeuse



Michel Tournier en mars 1980.

Ithaque où l'attendait le devoir conjugal auprès de la vertueuse Pénélope. Tel un ouvrier qui dissipe sa paie du samedi soir dans une tournée de tous les bistrot du quartier, il s'oublie dans tous les ports méditerranéens où le retiennent de superbes putains. Les aventures narrées dans l'*Odyssée* seront autant de mensonges éhontés que sa fièvre d'ivrogne inventera pour justifier son monstrueux retard.

Ajoutons que l'*Odyssée* est un bien curieux voyage. Car il s'agit d'un retour, mais un retour n'est-ce pas le contraire d'un voyage, un anti-voyage en quelque sorte ? Le vrai voyage, c'est celui des Argonautes — Jason, Héraclès, Castor, Pollux et quelques autres — partis à la conquête de la Toison d'Or. En fait de toison d'or, c'est sa barbe grise que rapporte Ulysse de son catastrophique périple. Car l'*Odyssée* est l'histoire d'une chute. Chaque épisode marque un étape de plus vers la déchéance, une marche descendue dans on ne sait quel trou. Au début, l'aventure ne manque pas

d'un certain éclat. L'île des Lotophages et la lutte avec le Cyclope Polyphème possèdent une dimension épique. Mais la dégradante retraite auprès de Circé, la visite aux Enfers et l'interminable liaison avec Calypso sentent la déchéance.

Toutefois c'est sur le rivage de la Phéacie qu'Ulysse va toucher le fond de la dérélition. Quand il est jeté par la tempête sur ce rivage inconnu, il a vraiment tout perdu, ses compagnons, son navire, ses armes et même ses vêtements. C'est [d']un nourrisson barbu et aux cheveux gris que la vague accouche sur le sable. Mais il a échoué dans l'embouchure d'une rivière, et c'est là que Nausicaa, la fille du roi local, vient laver son linge avec ses compagnes. On s'est justement émerveillé de ce trait : la princesse royale lavant elle-même le linge de la cour — du beau linge certes, brodé, armorié, dentelé, mais du linge tout de même — ravissant paradoxe qui allie la plus haute noblesse à la plus modeste des tâches féminines. Nausicaa et ses compagnes



É. A. Réveil (d'après J. Flaxman), *Ulysse s'attendrit au récit du siège de Troie, que chante l'aveugle Demodocos.*

étendent leur lessive au soleil, pique-niquent et jouent au ballon. C'est ce ballon qui va rouler jusqu'au naufragé, endormi dans les herbes de la rivière. Réveillé, il se dresse, nu, le visage et le corps affreusement marqués par le sel et les rochers. C'est une fuite piaillante des donzelles. Seule demeure Nausicaa. Parce qu'elle est fille de roi, elle se doit de faire face au monstre inconnu surgi des roseaux. Elle va l'accueillir, l'habiller, le mener chez son père, le roi Alkinoos. C'est que le devoir d'hospitalité joue d'autant plus impérieusement qu'on occupe une position plus élevée. En chemin, elle lui fait la leçon : lorsqu'il entrera dans la salle commune, il faudra qu'il se dirige tout droit vers la reine Arété qui filera la quenouille près du foyer. Car c'est auprès d'elle qu'il devra implorer l'hospitalité.

Ainsi est fait. Mais quand

Arété demande à l'inconnu son nom et son origine, Ulysse se contente de raconter les circonstances de son naufrage. Pour le reste, il n'a plus ni nom, ni origine. Il est devenu le naufragé anonyme et amnésique. Raison de plus pour que tous les honneurs lui soient dus. Alkinoos va jusqu'à lui offrir sa fille en mariage, mais il faudrait que l'inconnu



F. Hayez, *Ulysse à la cour du roi Alkinoos.*

accepte de demeurer en Phéacie, et de cela il ne saurait être question. Il repartira donc, mais auparavant aura lieu en son honneur le banquet nocturne dominé par l'aède aveugle Demodocos, à coup sûr l'un des sommets, et peut-être le sommet de l'*Odyssee*.

Tout écrivain, mais aussi quiconque se soucie de littérature, ne saurait trop méditer ce banquet nocturne. Il y a la cour, réunie autour du couple royal. Le roi Alkinoos domine non seulement en dignité, mais aussi en lucidité, car lui seul a percé le secret du grand naufragé. Il y a l'aède Demodocos aveugle et halluciné qui ignore divinement cette tablée d'humains. L'épique est son royaume. Il ne connaît que les dieux et les héros de l'Olympe. Il ne voit que les surhommes qui s'affrontent sous les murs de Troie. Car la guerre de Troie a déjà cessé d'appartenir à l'histoire. Bien que terminée depuis moins de dix ans, elle relève de la légende, et avec elle ceux qui la firent. Et l'aède inspiré chante. Que chante Demodocos ? Il chante des épisodes grandioses de la guerre de Troie où surgissent les surhommes qui la firent. Il chante la grande dispute qui opposa Ulysse et Achille, fils de Pélée. Il chante le Cheval de bois introduit dans la ville, merveilleuse et terrible invention d'Ulysse.

Or voici l'incroyable paradoxe : ces épisodes fondamentaux de la guerre de Troie ne sont pas mentionnés dans l'*Iliade*. C'est l'*Odyssee*, c'est l'aède aveugle Demodocos qui nous les fait connaître. Et comment réagit à cette évocation le naufragé inconnu assis au bout de la table ? Il couvre son visage de son voile de pourpre, car il a honte des larmes qui l'inondent... Pourquoi ces larmes ? Pourquoi un tel chagrin ? C'est qu'Ulysse se trouve dans une situation heureusement très rare, car elle est tout à fait intolérable à ceux qui la connaissent : il est confronté à son propre mythe. Rares en effet sont les créateurs de mythes. Mais dans la règle, un destin miséricordieux leur épargne toute rencontre avec leur propre image transfigurée

de génération en génération. L'inventeur de Tristan et Yseult avait sombré dans l'anonymat, bien avant que ce couple chaste et stérile devienne le symbole de la passion amoureuse. Tirso de Molina mourut sans savoir que son Don Juan allait s'échapper de sa comédie *Le Trompeur de Séville* (1630) pour incarner dans vingt autres œuvres, et dans la vie même, le désir érotique anarchique et criminel. Daniel Defoe n'a jamais su que le personnage de son œuvre qui le rendrait immortel serait Robinson Crusoé, l'homme de l'île déserte et le maître du Noir Vendredi.

Goethe n'eut pas cette chance. Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il avait publié en plein XVIII^e siècle finissant (1774) un petit roman où il racontait naïvement son premier amour et son premier chagrin, *Werther*. Et puis le romantisme était venu, et toute une génération s'était reconnue dans cet amoureux échevelé qui hurle à la lune et finit par se loger une balle dans la tête. Il y eut une coiffure, une chemise, un jargon « à la Werther ». Il y eut une épidémie de suicides. Le malheur, c'est que Goethe dépassa les quatre-vingts ans. Il devint le grand classique, le sage de Weimar, celui dont les têtes couronnées venaient recueillir la parole. Dès lors ce jeune fou de 1774 devenait un insupportable péché de jeunesse. Goethe n'a pas de mot assez dur pour condamner les rêveries morbides de ce romantisme dont il est pourtant le père. Mais nous reconnaissons les larmes qu'il verse sur Werther, ce sont celles que versait déjà à la table d'Alkinoos un naufragé aux cheveux gris auquel on avait tout volé, y compris ses souvenirs de régiment sous les murs de Troie.



Michel Tournier

Romans

suivis de *Le Vent Paraquet*

• Édition établie sous la direction d'Arlette Bouloumié, avec la collaboration de Jacques Poirier et Jean-Bernard Vray.

• Ce volume contient : introduction, chronologie, note sur la présente édition ; *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, *Le Roi des Aulnes*, *Vendredi ou la Vie sauvage*, *Les Météores*, *Gaspard*, *Melchior & Balthazar*, *Gilles & Jeanne*, *Le Vent Paraquet* ; autour des œuvres : projet de scénario pour *Vendredi*, réponse aux Éditions Gallimard à propos du *Roi des Aulnes*, note sur le scénario à l'origine de *Gilles & Jeanne*, prières d'insérer des éditions originales, etc. ; notices et notes, bibliographie – N° 619 de la collection.

mais aussi « d'un roman d'aventures, de métamorphoses spirituelles, un roman nudiste, un roman comique, pervers, élémentaire, cosmique, un roman romanesque, dans la perfection d'un style où tout est rigueur et hymne ». À la lecture du *Roi des Aulnes* (prix Goncourt 1970), George Steiner affirme que c'est « l'un des plus grands romans européens de ces dernières décennies ». D'autres s'effraieront de la proximité de la métaphysique et de la scatologie... Mais Tournier, loin de s'adresser seulement aux intellectuels et aux philosophes, ou de vouloir exclusivement terrifier les âmes frileuses, entendait que son œuvre touche le public le plus vaste. *Vendredi ou la Vie sauvage* (1971) — destiné d'abord aux enfants, mais qu'il estimait être plus abouti que le premier *Vendredi* — compte aujourd'hui plus de sept millions de lecteurs.

Le projet d'éditer les *Romans* de Tournier dans la Pléiade a été conçu du vivant de l'auteur, et le sommaire du volume, établi en concertation avec lui, est demeuré inchangé après sa mort en 2016. On ne s'étonnera pas de la présence d'un essai intitulé *Le Vent Paraquet* (1977), qui offre un regard de l'intérieur sur le volume ; Tournier cherche en effet à y approcher le secret de la création, et plus particulièrement celui de ses romans : *Vendredi*, *Le Roi des Aulnes* et *Les Météores*. Pour la première fois, les manuscrits de Tournier sont mobilisés : ils donnent un accès unique à l'atelier de l'auteur. On découvre ainsi comment ce « jeune romancier » de plus de quarante ans, qui écrivait à Robert Gallimard en 1966 : « je suis un faux débutant », avait en réalité « toujours écrit »

Hermétique aux expérimentations littéraires, Michel Tournier dit appartenir à la famille des « fictionnistes », dont les aînés sont Balzac, Hugo ou Dumas. La revendication de cette tradition s'accompagne chez lui d'une conception selon laquelle l'écrivain serait avant tout un artisan — et d'une défiance envers les maîtres à penser. Mais pas envers la pensée, puisque Tournier, philosophe et germaniste qui, comme Descartes, avançait « masqué », déclarait par ailleurs : « je n'ai jamais rien publié qui ne découle secrètement et indirectement de Platon, d'Aristote, de Spinoza, de Leibniz et de quelques autres ». Ces références ont de quoi étonner, sans doute, car nul ne se voulait plus romancier que Tournier en une époque où la théorie semblait parfois prendre le pas sur la littérature.

Il publie son premier roman, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* (1967), au moment où le Nouveau Roman domine intellectuellement le monde littéraire français. Il n'a pas la moindre affinité avec ce mouvement, mais ses soutiens ne sont pas des ennemis de la modernité littéraire ; *Vendredi* est défendu par Queneau chez Gallimard ; Calvino y voit pour sa part un livre crucial, ouvrant une voie nouvelle ; tandis que pour Deleuze, il s'agit non seulement d'un roman philosophique,

Le Roi des Aulnes, III. Hyperborée (extrait)

[On a découvert dans les tourbières de Walkenau « un cadavre à demi-nu, couleur de tourbe » : un ancien Germain. Le professeur Keil, de l'institut d'anthropologie et d'archéologie de Königsberg, l'a examiné.]

« Mesdames et messieurs (il n'y avait pas de dames parmi l'assistance), j'ai procédé personnellement à l'examen de l'estomac, de l'intestin grêle et du gros intestin de notre grand ancêtre. Ces viscères bien qu'aplatis étaient intacts, et renfermaient encore leur contenu. J'ai pu ainsi reconstituer *scientifiquement* (il pesa lourdement sur chaque syllabe du mot) le dernier repas de l'homme de Walkenau qui a été pris — je suis en mesure de le prouver — entre douze heures et vingt-quatre heures avant le décès. Ce repas se composait d'une bouillie où entraient essentiellement une variété de renouée, appelée vulgairement poivre d'eau, mêlée en proportions diverses à des ombellifères, des patiences, des liserons et des marguerites. Je ne crois sincèrement pas que ce brouet végétal constituait l'ordinaire des anciens Germains qui étaient chasseurs et pêcheurs. Je songerais plutôt à une collation rituelle, une sorte de communion anthume partagée avant le sacrifice suprême avec quelques fidèles.

« Quant à l'époque à laquelle remonte le mort, il est bien entendu impossible de la définir très précisément. Mais la monnaie d'or trouvée auprès du corps permet déjà de la situer au I^{er} siècle de notre ère puisqu'elle porte l'effigie de Tibère. Et c'est là qu'apparaît l'aspect le plus émouvant de notre découverte. Il n'est pas interdit de supposer que ce dernier repas d'un homme certainement considérable, d'un roi sans doute, pris avant une mort horrible, mais librement choisie, ait eu lieu en même temps — la même année, qui sait, le même jour, à la même heure ! — que la Cène, cet ultime repas pascal qui réunit avant la Passion Jésus et ses disciples. Ainsi au moment même où la religion judéo-méditerranéenne prenait son essor au Proche-Orient, un rite analogue fondait ici même, peut-être, une religion parallèle, strictement nordique et même germanique. »

Il s'interrompt comme écrasé par l'émotion et l'importance de ses propres paroles. Puis il reprit sur un ton moins solennel.

« Qu'il me soit permis d'ajouter que notre ancêtre a été exhumé près d'ici, dans un petit bois d'aulnes, de la variété noire qui hante les marais. Et là je ne puis manquer de songer à Goethe, le plus grand poète de langue allemande, et à son œuvre la plus illustre et la plus mystérieuse à la fois, cette ballade du *Roi des Aulnes*. Elle chante à nos oreilles allemandes, elle berce nos cœurs allemands, c'est en vérité la quintessence de l'âme allemande. Alors je vous propose — et je proposerai à l'Académie des sciences de Berlin — que l'homme que voici entre dans les annales de la recherche archéologique sous le nom du *Roi des Aulnes*. »

Puis il récita :

*Qui chevauche si tard dans la nuit et le vent ?
C'est le père avec son enfant...*

À ce moment, il fut interrompu par un ouvrier agricole qui entra en tempête, se précipita vers lui et lui parla à voix basse.

« Messieurs, prononça alors Keil, on m'avertit qu'un second corps vient d'être exhumé de la même tourbière que celui-ci. Je vous suggère de nous y rendre sur-le-champ pour accueillir ce nouveau message de la nuit des temps. »



William Faulkner

Nouvelles

Parution : mars

Pour la première fois, toutes les nouvelles de Faulkner — une centaine d'histoires, dont quelques-unes étaient toujours inédites en français — se trouvent réunies en un volume.

C'est la première fois aussi que les lecteurs français ont accès à l'ouvrage que l'écrivain avait lui-même constitué en 1950, *Collected Stories (Nouvelles recueillies)*, renonçant à ses recueils antérieurs, *Treize histoires* et *Le Docteur Martino*, pour composer, avec leur contenu et dix-sept autres textes parmi ses meilleurs, six sections qui sont autant de facettes de son univers mental et fictionnel. Ce recueil monumental établit définitivement la réputation d'un Faulkner qui, quelques mois plus tard, devait recevoir le prix Nobel et que l'influente *New York Times Book Review* place alors « au-dessus de tous les écrivains américains depuis James et peut-être depuis Melville ».

Les « Nouvelles non recueillies par l'auteur » et ses « Nouvelles posthumes » s'ajoutent à cet ensemble. On y joint aussi ses premières histoires, parues dans la presse de La Nouvelle-Orléans en 1925 et dont la lecture dans l'ordre chronologique permet d'assister à la naissance d'un écrivain ; ses deux contes, l'un destiné aux enfants, l'autre (avec d'autres intentions) à une jeune fille plus avancée en âge ; et deux textes inclassables, à mi-chemin entre la fiction et l'autobiographie : le splendide « Mississippi », qui évoque par endroits les plus belles pages des sections narratives de *Requiem pour une nonne*, et « Et que faire à présent », dans lequel Faulkner réinvente la lignée dont il est le rejeton et se rêve en séducteur contraint de quitter la ville parce qu'« une fille eut des problèmes »...

On sait que Faulkner composa plusieurs de ses romans en révisant, plus ou moins profondément, des nouvelles préexistantes. Un appendice propose ici la version originelle de celles qui, après de considérables remaniements, entrèrent dans la composition du *Hameau* et de *La Demeure*.

Toutes les traductions ont été révisées par François Pitavy, à qui sont dues, en outre, les versions françaises des nouvelles inédites en français.

Ce volume complète les cinq tomes de la série des *Œuvres romanesques* de William Faulkner dans la Pléiade. Il aurait aussi bien pu les précéder, car les histoires courtes de Faulkner constituent une porte d'accès idéale à son œuvre. Qu'elles soient sérieuses ou tragiques, comiques ou ironiques, voire grinçantes, ou encore à la limite du fantastique, elles exploitent la même « mine d'or » que les romans, ce que l'écrivain appelait son « petit timbre-poste de pays natal » ou son « cosmos personnel » — qui élargit pourtant ici et là ses frontières hors du Yoknapatawpha. Et, tandis que l'expérimentation formelle y est moins déroutante que dans certains romans, l'inventivité, l'audace, la liberté narrative y sont à leur sommet.

• Édition établie, présentée et annotée par François Pitavy. Traductions par Jules et Louise Bréant, Maurice-Edgar Coindreau, Didier Coupaye, Renée Gibelin, Michel Gresset, F. Pitavy, René-Noël Raimbault, Henri Thomas, Charles-P. Vorce et Céline Zins, révisées par F. Pitavy.

• Ce volume contient : Préface, Note sur la présente édition. – *Croquis de La Nouvelle-Orléans* – Contes : « Mayday », « L'Arbre aux Souhaits » – *Nouvelles recueillies* (I. La Campagne, II. Le Village, III. La Forêt sauvage, IV. La Terre vaine, V. L'Entre-deux-mondes, VI. Au-delà) – *Nouvelles non recueillies par l'auteur* – *Nouvelles posthumes* – *Fictions autobiographiques brèves* – Appendice : version originelle de nouvelles ultérieurement remaniées et insérées dans *Le Hameau* ou *La Demeure* – Notices et notes, bibliographie – N° 620 de la collection.

Le début de « L'Incendiaire » (1939).

Le magasin où avait lieu l'audience du juge de paix sentait le fromage. Tassé sur son baril de clous au fond de la salle pleine, le gamin avait conscience de respirer l'odeur du fromage, et aussi autre chose : de l'endroit où il était assis, il apercevait les rangées de rayons sur lesquels s'entassaient les formes massives, trapues, puissantes, des boîtes de fer-blanc dont son ventre déchiffrait les étiquettes, non point d'après ce qui y était écrit, qui ne signifiait rien pour lui, mais d'après les diabolins rouges et la courbe argentée des poissons — ces odeurs, celle du fromage qu'il était certain de sentir et celle de la nourriture en boîtes hermétiques que ses entrailles croyaient sentir, lui parvenant par intervalles en rapides et brèves bouffées mêlées à l'autre odeur persistante, l'effluve, le sentiment simplement teinté d'un peu de crainte, mais surtout fait de désespoir et de chagrin : l'antique et farouche appel du sang. Il ne pouvait pas voir la table où siégeait le juge et devant laquelle se tenaient son père et l'ennemi de son père (*notre ennemi*, pensait-il dans son désespoir ; *le nôtre ! le mien et le sien ! la fois ! C'est mon père !*), mais il pouvait les entendre, c'est-à-dire deux d'entre eux, car son père n'avait pas encore prononcé une parole.

« Mais quelle preuve avez-vous, Mr Harris ?

— Je vous l'ai dit. Le cochon était entré dans mes maïs. Je l'ai attrapé et je le lui ai renvoyé. Il n'avait pas de clôture pour le garder enfermé. Je le lui ai dit, je l'ai prévenu. La fois d'après, j'ai mis le cochon dans mon enclos. Quand il est venu le chercher, je lui ai donné du fil de fer pour réparer son enclos. La fois d'après, j'ai enfermé le cochon et je l'ai gardé. Je suis allé jusque chez lui et j'ai vu le fil de fer que je lui avais donné encore enroulé sur la bobine au beau milieu de sa cour. Je lui ai dit qu'il aurait le cochon quand il m'aurait payé un dollar pour droit de fourrière. Ce soir-là, un nègre est venu avec un dollar et a remmené le cochon. Un nègre qui n'était pas d'ici. Il a dit : "Y m'a dit de vous dire que le bois et le foin ça peut brûler. — Quoi ? je lui ai dit. — C'est ce qu'y m'a dit de vous dire, a dit le nègre. Le bois et le foin ça peut brûler." Cette nuit-là, ma grange a brûlé. J'ai sauvé le bétail, mais j'ai perdu la grange.

— Où est le nègre ? Vous l'avez retrouvé ?

— Ce nègre-là n'était pas d'ici, je vous dis. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

— Mais ce n'est pas une preuve. Vous ne voyez donc pas que ce n'est pas une preuve ?

— Faites venir le gamin. Il sait, lui. » Pendant un instant, le gamin se figura lui aussi que l'homme désignait son frère aîné, jusqu'à ce que Harris dise : « Pas celui-là. Le petit. Le gamin », et se faisant tout petit, déjà petit pour son âge, petit et sec comme son père, dans sa salopette passée et rapiécée trop petite même pour lui, avec sa tignasse brune jamais peignée et ses yeux gris tumultueux comme une nuée d'orage, il vit les hommes entre lui et la table se séparer en deux rangs, devenir une allée de visages sévères, au bout de laquelle il aperçut le juge, un homme à lunettes grisonnant, mal fagoté, sans faux col, et qui lui faisait signe. Il ne sentait pas le plancher sous ses pieds nus ; il lui semblait avancer sous le poids tangible des visages sévères qui se tournaient vers lui. Son père, raide dans son costume noir du dimanche qu'il avait mis non pas pour le procès mais pour le déménagement, ne le regarda même pas. *Il veut que je mente*, pensa-t-il, de nouveau affolé de chagrin et de désespoir. *Et y va falloir que je le fasse.*



Madame de Staël

Œuvres

Parution : avril

Germaine de Staël a pour père Jacques Necker, ministre de Louis XVI, et pour mère Suzanne Curchod, qui tient un salon dont Diderot et Buffon sont les habitués. Elle accède dès son plus jeune âge au monde des Lettres, à celui des idées, au « monde » tout court. « Condamnée à la célébrité sans pouvoir être connue », elle entend être jugée sur ses écrits. Son premier ouvrage significatif est consacré à Rousseau. Elle est d'une certaine manière la fille des Lumières et de la Révolution. Elle deviendra, de son vivant, la femme la plus célèbre d'Europe.

La destinée des femmes — en particulier la question de leur liberté — est au cœur de son œuvre. Au tournant du siècle (1800), on lit dans *De la littérature* que l'ordre social est « tout entier armé contre une femme qui veut s'élever à la hauteur de la réputation des hommes ». Cela se vérifiera. Le livre, ambitieux, se propose de « caractériser l'esprit général de chaque littérature dans ses rapports avec la religion, les mœurs et le gouvernement ». La seconde partie est consacrée à « l'état actuel des Lumières en France ». Le Premier Consul préfère entendre parler du siècle de Louis XIV. Il n'aura de cesse d'éloigner Staël et de l'empêcher de (lui) nuire.

Elle met en pratique ses idées sur le roman avec *Delphine* (1802), que l'on citera, avec *La Nouvelle Héloïse* et *Werther*, parmi les modèles du roman moderne. La forme épistolaire rassure le public, mais le texte est un véritable terrain d'exploration psychologique. L'héroïne appartient à la même génération que l'auteur, partage ses espérances, doit comme elle faire son deuil de la société idéale à laquelle elle aspirait. L'amour est peut-être le « seul sentiment qui puisse dédommager les femmes des peines que la nature et la société leur imposent », mais que valent les sentiments face à l'opinion publique ? Comme Staël, comme bientôt Corinne, Delphine détonne dans une société qui préfère l'hypocrisie à l'enthousiasme. Le livre connaît un immense succès. La manière dont il aborde les questions politiques et sociales — émigration, religion, divorce — n'a rien pour plaire en haut lieu. Trop anticatholique, trop anglophile, trop révolutionnaire : Germaine de Staël devra désormais se tenir à plus de quarante lieues de Paris.

Elle va se consoler en Allemagne, découvre l'appel de l'Italie, publie en 1807 son second roman, *Corinne ou l'Italie*. Corinne, une poétesse anglo-italienne, ne se conforme pas au modèle féminin en vigueur dans la société. Éperdument amoureuse d'Oswald, un Écossais mélancolique assujéti aux lois patriarcales, elle lui sacrifie ses talents littéraires. D'aucuns verront dans cette tragédie d'une artiste géniale et insoumise, mais victime de l'amour, un autoportrait déguisé de la romancière, dont Benjamin Constant, qui savait de quoi il parlait, disait qu'elle avait un « esprit d'homme, avec le désir d'être aimée comme une femme ».

• Édition établie par Catriona Seth, avec la collaboration de Valérie Cossy.

• Ce volume contient : Introduction, Chronologie, Note sur la présente édition ; *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, *Delphine*, Appendice : Apports de l'édition de 1820, *Corinne ou l'Italie* ; Notices et notes, Bibliographie.

N° 621 de la collection.

De la littérature, II, IV :

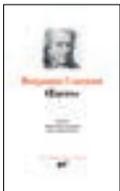
« Des femmes qui cultivent les lettres » (extrait).

On a dirigé l'éducation des femmes, dans tous les pays libres, selon l'esprit de la constitution qui y était établie. À Sparte, on les accoutumait aux exercices de la guerre ; à Rome, on exigeait d'elles des vertus austères et patriotiques. Si l'on voulait que le principal mobile de la république française fût l'émulation des lumières et de la philosophie, il serait très raisonnable d'encourager les femmes à cultiver leur esprit, afin que les hommes pussent s'entretenir avec elles des idées qui captiveraient leur intérêt.

Néanmoins, depuis la révolution, les hommes ont pensé qu'il était politiquement et moralement utile de réduire les femmes à la plus absurde médiocrité ; ils ne leur ont adressé qu'un misérable langage sans délicatesse comme sans esprit ; elles n'ont plus eu de motifs pour développer leur raison : les mœurs n'en sont pas devenues meilleures. En bornant l'étendue des idées, on n'a pu rendre la simplicité des premiers âges ; il en est seulement résulté que moins d'esprit a conduit à moins de délicatesse, à moins de respect pour l'estime publique, à moins de moyens de supporter la solitude. Il est arrivé ce qui s'applique à tout dans la disposition actuelle des esprits : on croit toujours que ce sont les lumières qui font le mal, et l'on veut le réparer en faisant rétrograder la raison. Le mal des lumières ne peut se corriger qu'en acquérant plus de lumières encore. Ou la morale serait une idée fausse, ou il est vrai que plus on s'éclaire, plus on s'y attache.

Si les Français pouvaient donner à leurs femmes toutes les vertus des Anglaises, leurs mœurs retirées, leur goût pour la solitude, ils feraient très bien de préférer de telles qualités à tous les dons d'un esprit éclatant ; mais ce qu'ils pourraient obtenir de leurs femmes, ce serait de ne rien lire, de ne rien savoir, de n'avoir jamais dans la conversation ni une idée intéressante, ni une expression heureuse, ni un langage relevé ; loin que cette bienheureuse ignorance les fixât dans leur intérieur, leurs enfants leur deviendraient moins chers lorsqu'elles seraient hors d'état de diriger leur éducation. Le monde leur deviendrait à la fois plus nécessaire et plus dangereux ; car on ne pourrait jamais leur parler que d'amour, et cet amour n'aurait pas même la délicatesse qui peut tenir lieu de moralité.

Plusieurs avantages d'une grande importance pour la morale et le bonheur d'un pays, se trouveraient perdus si l'on parvenait à rendre les femmes tout à fait insipides ou frivoles. Elles auraient beaucoup moins de moyens pour adoucir les passions furieuses des hommes ; elles n'auraient plus, comme autrefois, un utile ascendant sur l'opinion : ce sont elles qui l'animaient dans tout ce qui tient à l'humanité, à la générosité, à la délicatesse. Il n'y a que ces êtres en dehors des intérêts politiques et de la carrière de l'ambition, qui versent le mépris sur toutes les actions basses, signalent l'ingratitude, et savent honorer la disgrâce quand de nobles sentiments l'ont causée. S'il n'existait plus en France des femmes assez éclairées pour que leur jugement pût compter, assez nobles dans leurs manières pour inspirer un respect véritable, l'opinion de la société n'aurait plus aucun pouvoir sur les actions des hommes.



De nouveau disponible

Benjamin Constant

Œuvres

Écrits autobiographiques – Littérature et politique - Religion
N° 123 de la collection.



Luther

Œuvres, II

Parution : avril

Sur le point de savoir si les quatre-vingt-quinze thèses de Luther sur « la vertu des indulgences » ont bien été affichées à Wittenberg le 31 octobre 1517, tout le monde n'est pas du même avis. Mais ce sur quoi, cinq cents ans plus tard, on peut s'accorder, c'est sur les conséquences de cet affichage réel ou supposé : l'étincelle (probablement) allumée ce jour-là allait bouleverser le paysage religieux, politique, social, intellectuel, littéraire et artistique de l'Europe.

L'édition des œuvres de Luther dans la Pléiade fait apparaître la diversité de ses écrits, qui reflète celle de ses centres d'intérêt. Le premier volume proposait des textes se rapportant aux débuts du mouvement évangélique. Dans le second, qui regroupe des ouvrages composés entre 1523 et 1546, un nouveau Luther se fait jour. Depuis 1522, il s'est définitivement installé à Wittenberg. Il se consacre à l'enseignement, à la prédication et, de façon incessante, à l'écriture.

L'établissement dans la durée du mouvement évangélique est loin d'être simple. Les conceptions luthériennes furent contestées de divers côtés. Luther répond aux objections, aux approches spiritualistes ou « enthousiastes » de ses opposants comme à celles des théologiens fidèles à l'Église romaine. Le rapport qu'entretiennent les chrétiens avec l'Ancien Testament fait partie de ses préoccupations. Son attitude à l'égard des juifs devient de plus en plus dure.

Plus que jamais il se montre attentif aux problèmes socio-politiques. La guerre des Paysans puis les tensions entre les États protestants et l'empereur l'incitent à traiter de la résistance à l'autorité. Il s'inquiète de savoir si un chrétien peut être soldat. Il dit son attachement à une paix laissant libre cours à l'Évangile, tout en concédant aux princes protestants le droit à une légitime défense. Il se prononce aussi sur la menace que font peser les Turcs.

Le requièrent sans cesse les problèmes liés à l'éducation, voire à la « culture ». Son enseignement le conduit à élaborer des séries de thèses qui font l'objet de débats académiques. L'une d'elles expose sa conception de l'homme. Son traité de 1527, *Si l'on peut fuir devant la mort*, développe des considérations éthiques dans lesquelles le lecteur du XXI^e siècle reconnaîtra parfois ses propres interrogations.

Luther est enfin poète. Il écrivit trente-six cantiques, dont plusieurs nous sont familiers : Bach les a mis en musique. L'un des plus célèbres, *Ein feste Burg ist unser Gott*, « C'est une solide forteresse que notre dieu », lui a fourni le texte de sa cantate BWV 80, destinée à la fête de la Réforme 1724 — célébrée, selon l'usage, le 31 octobre. Sur les quarante-deux écrits rassemblés dans ce volume, sept ont été traduits du latin, trente-cinq de l'allemand, une langue sur laquelle Luther imprima sa marque, faite de clarté, de simplicité, et de cette verve peu commune qui l'a fait qualifier de « Rabelais allemand ».

• Édition publiée sous la direction de Marc Lienhard et Matthieu Arnold ; textes traduits, présentés et annotés par Matthieu Arnold, Jean Bosc, Albert Greiner, Franck Gueutal, Hubert Guicharrouse, Frédéric Hartweg, Gustave Hentz, Pascal Hickel, Pierre Jundt, Charles Kohser, Georges Lagarrigue, Nicole de Laharpe, Annemarie Lienhard, Marc Lienhard, Daniel Olivier, Patrice Veit et Michel Weyer

• Ce volume contient : Introduction, Chronologie, Note sur la présente édition ; *De l'autorité temporelle, Qu'une assemblée peut juger les doctrines, Missive à la communauté d'Esslingen, Lettre aux chrétiens des Pays-Bas, Organisation d'une caisse commune, De l'ordre du service divin, L'Ordre de la messe et de la communion, Aux magistrats pour les inciter à ouvrir des écoles chrétiennes, Lettre au sujet de l'esprit séditieux, Contre les prophètes célestes, Exhortation à la paix, Contre les hordes pillardes des paysans, Une missive touchant le dur livret contre*

Missive sur la traduction et l'intercession des saints, 1530 (extrait).

Si votre papiste veut faire le suffisant avec le mot *sola*, «seule», «seulement», dites-lui tout net que le docteur Martin Luther veut qu'il en soit ainsi et affirme qu'un papiste et un âne sont une seule et même chose ; *sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*. En effet, nous ne voulons point être les élèves ou disciples des papistes, mais leurs censeurs et leurs juges. À notre tour, nous allons nous pavaner et faire les fanfarons face à ces têtes d'ânes ; et, à la façon de Paul se vantant face aux saints insensés, je vais également me vanter face à mes ânes. Ils sont docteurs ? Moi aussi. Ils sont savants ? Moi aussi. Ils sont prédicateurs ? Moi aussi. Ils sont théologiens ? Moi aussi. Ils sont rompus aux disputations ? Moi aussi. Ils sont philosophes ? Moi aussi. Ils sont dialecticiens ? Moi aussi. Ils sont lecteurs ? Moi aussi. Ils écrivent des livres ? Moi aussi.

Et je vais continuer à me vanter : je sais interpréter les psaumes et les prophètes — ils ne le savent pas. Je sais traduire — ils ne le savent pas. Je sais lire la sainte Écriture — ils ne le savent pas. Je sais prier — ils ne le savent pas. Et pour finir cette énumération : je sais leur propre dialectique et leur philosophie mieux qu'eux tous réunis. En outre, je sais qu'assurément, aucun d'entre eux ne comprend son Aristote. Et que je sois roué de coups si un seul parmi eux tous comprend correctement un seul *prooemium* ou chapitre d'Aristote. En disant cela, je ne m'avance pas trop, car j'ai été élevé et instruit dès ma jeunesse par toute leur science, et je sais parfaitement bien combien elle est profonde et vaste. C'est pourquoi ils savent bien pour leur part que je suis aussi savant et compétent qu'eux ; et cependant, ces méchantes gens agissent à mon endroit comme si j'étais un nouveau venu dans leur science, tout juste arrivé le matin même, qui n'a jamais vu ni entendu ce qu'ils enseignent ou savent. C'est pourquoi, pleins de superbe, ils paradedent avec leur science et m'enseignent ce que je sais déjà dans les grandes largeurs depuis vingt ans, de sorte que je suis contraint de mêler mon chant à celui de la première fille venue pour répondre à leurs braiments et à leurs criaileries qu'il y a déjà belle lurette que je sais que les clous de ferrure sont en fer.

Voilà pour la réponse à votre première question, et je vous prie de bien vouloir refuser de répondre autre chose aux braiments arrogants que profèrent ces ânes au sujet du mot *sola*, si ce n'est que Luther veut qu'il en soit ainsi, qu'il déclare qu'il est un docteur qui surpasse tous les docteurs de la papauté entière : vous en resterez là. Dorénavant, je les traiterai purement et simplement par le mépris et j'entends qu'on fasse de même tant qu'ils restent tels qu'ils sont — je veux dire des ânes. En effet, il y a

parmi eux des idiots d'une impudence telle qu'ils n'ont même jamais appris la science dont ils se réclament, celle des sophistes — par exemple le docteur Lefèvre, le docteur Lemorveux et leurs semblables —, et qui néanmoins s'opposent à moi en cette matière qui ne dépasse pas seulement la sophistique, mais aussi (comme le dit saint Paul) la sagesse et la raison du monde entier. En vérité, un âne n'a point besoin de trop chanter, car de toute façon on le reconnaît bien à ses oreilles.

les paysans, Préface à « De la messe allemande », Les soldats peuvent-ils accéder au salut ?, En quoi les chrétiens sont-ils concernés par Moïse ?, Si l'on peut fuir devant la mort, De la cène du Christ, confession, Le Petit Catéchisme, Une prédication sur le devoir d'envoyer les enfants à l'école, Missive sur la traduction et sur l'intercession des saints, Avertissement et adresse à ses chers Allemands, Écrit ou plainte des oiseaux, Lettre à Josel de Rosheim, Les Articles de Smalkalde, Thèses sur la justification par la foi, Thèses sur l'homme, Disputation contre les antinomistes, Thèses sur le droit de résistance à l'empereur, Les Conciles et l'Église, Lettre au sujet de la bigamie de Philippe de Hesse, Exhortation à la prière contre le Turc, Lettre au prince électeur Jean de Saxe et au duc Maurice de Saxe, Gazette du Rhin, Cantiques et préfaces aux recueils de cantiques et de musique (1523-1545), Lettres à sa famille (1530-1546), Préface à l'édition de ses écrits allemands (1539), Préface au premier volume de l'édition des écrits latins (1545) ; Notices et notes ; index des notes. N° 622 de la collection.

Traduit de l'allemand par
Hubert Guicharrousse



Georges Perec

Œuvres

2 volumes sous coffret illustré

Parution : mai

Notre « contemporain capital posthume » : ainsi a-t-on qualifié Perec vingt ans après sa mort. La formule n'est pas une simple boutade, elle dit quelque chose de la fortune de l'œuvre. Celle-ci a laissé sa marque dans la culture populaire, ce qui n'est pas banal. « Mode d'emploi » est utilisé à tout propos, et « Je me souviens » est devenu une scie. Mais de tels stéréotypes ne présagent pas toujours la présence réelle des livres. De cette présence, la multiplication des publications posthumes, qui rivalisent, du moins en notoriété, avec les ouvrages que Perec publia lui-même, est un indice plus convaincant. Plus significatif encore, le nombre des écrivains, des artistes, des architectes, etc., qui se revendiquent de l'auteur d'*Espèces d'espaces*. Perec serait-il déjà devenu un classique ? La relative intemporalité que cela suppose ferait alors écho au désir qu'exprimait le titre rimbaldien de son dernier poème, *L'Éternité*, et qui se lisait déjà dans *Les Revenentes* : « Je cherche en même temps l'éternel et l'éphémère. »

Perec, pour sa part, se décrivait comme « un paysan qui cultiverait plusieurs champs » : sociologique, autobiographique, ludique, romanesque — ce dernier, tributaire de l'envie (bien naturelle chez un lecteur de Jules Verne) « d'écrire des livres qui se dévorent à plat ventre sur son lit ». Mais on tenterait en vain de ranger ses ouvrages dans quatre cases distinctes. Les quatre perspectives ne s'excluent pas les unes les autres : elles sont autant de modes de lecture possibles, et compatibles. « Je cherche en même temps l'éternel et l'éphémère » est certes, comme *Les Revenentes* tout entier, un *lipogramme monovocalique* (la seule voyelle employée est *e*) qui inverse l'époustouffant *lipogramme en e* de *La Disparition* (où cette voyelle n'est jamais employée) : nous voici au royaume des contraintes, des prouesses, de l'Oulipo. Mais cette phrase envoûtante est aussi, et avant tout peut-être, un mode d'emploi de la vie.

Chez Perec, les contraintes formelles miment en quelque sorte celles, tragiques, de l'histoire, « la grande, l'Histoire avec sa grande hache ». La disparition d'une voyelle dit celle de l'univers familial. La place centrale qu'occupe dans l'œuvre le chiffre 11 est à rapprocher de la date de la déportation, le 11 février 1943, de la mère de l'écrivain. Une vie commence alors qui s'écrira à l'irréel du passé : « Moi, j'aurais aimé aider ma mère à débarrasser la table de la cuisine après le dîner. » Pas de *temps retrouvé* euphorique pour Perec. La mémoire demeure lacunaire, et *Je me souviens* souligne sa fragilité. Aucun palindrome, aucun *Voyage d'hiver* ne saurait inverser le fleuve du temps. Du moins la fiction peut-elle en suspendre le cours, et donner au monde une forme conquise sur le désordre du réel. C'est à cette ambition que *La Vie mode d'emploi* et l'œuvre tout entière de Perec doivent leur intensité.



• Édition publiée sous la direction de Christelle Reggiani, avec la collaboration de Dominique Bertelli, Claude Burgelin, Florence de Chalonge, Maxime Decout, Maryline Heck, Jean-Luc Joly et Yannick Séité.

• Le tome I contient : introduction, chronologie, note sur la présente édition ; *Les Choses*. *Une histoire des années soixante*, *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?*, *Un homme qui dort*, *La Disparition*, *Les Revenentes*, *Espèces d'espaces*, *W ou le Souvenir d'enfance*, *Je me souviens* ; en marge des œuvres de Georges Perec : textes, lettres et documents ; notices et notes. — N° 623 de la collection.



Photo de couverture de la première édition de *W* chez Denoël

W ou le Souvenir d'enfance, chap. XIII (extrait).

Désormais, les souvenirs existent, fugaces ou tenaces, futiles ou pesants, mais rien ne les rassemble. Ils sont comme cette écriture non liée, faite de lettres isolées incapables de se souder entre elles pour former un mot, qui fut la mienne jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, ou comme ces dessins dissociés, disloqués, dont les éléments épars ne parvenaient presque jamais à se relier les uns aux autres, et dont, à l'époque de *W*, entre, disons, ma onzième et ma quinzième année, je couvris des cahiers entiers : personnages que rien ne rattachait au sol qui était censé les supporter, navires dont les voilures ne tenaient pas aux mâts, ni les mâts à la coque, machines de guerre, engins de mort, avions et véhicules aux mécanismes improbables, avec leurs tuyères déconnectées, leurs filins interrompus, leurs roues tournant dans le vide ; les ailes des avions se détachaient du fuselage, les jambes des athlètes étaient séparées des troncs, les bras séparés des torsos, les mains n'assuraient aucune prise.

Ce qui caractérise cette époque c'est avant tout son absence de repère : les souvenirs sont des morceaux de vie arrachés au vide. Nulle amarre. Rien ne les ancre, rien ne les fixe. Presque rien ne les entérine. Nulle chronologie sinon celle que j'ai, au fil du temps, arbitrairement reconstituée : du temps passait. Il y avait des saisons. On faisait du ski ou les foins. Il n'y avait ni commencement ni fin. Il n'y avait plus de passé, et pendant très longtemps il n'y eut pas non plus d'avenir ; simplement ça durait. On était là. Ça se passait dans un lieu qui était loin, mais personne n'aurait très exactement pu dire loin d'où c'était, peut-être simplement loin de Villard-de-Lans. De temps en temps, on changeait de lieu, on allait dans une autre pension ou dans une autre famille. Les choses et les lieux n'avaient pas de noms ou en avaient plusieurs ; les gens n'avaient pas de visage. Une fois, c'était une tante, et la fois d'après c'était une autre tante. Ou bien une grand-mère. Un jour on rencontrait sa cousine et l'on avait presque oublié que l'on avait une cousine. Ensuite on ne rencontrait plus personne ; on ne savait pas si c'était normal ou pas normal, si ça allait durer tout le temps comme ça, ou si c'était seulement provisoire. [...]

Tout ce que l'on sait, c'est que ça a duré très longtemps, et puis un jour ça s'est arrêté.

Même ma tante et mes cousines ont beaucoup oublié. Ma tante se souvient qu'elle regardait les montagnes ; elle se demandait pourquoi la petite ferme qu'elle apercevait à la lisière de la forêt n'était pas celle de son grand-père : c'est là qu'elle serait née ; elle y aurait joué pendant toute son enfance.

Moi, j'aurais aimé aider ma mère à débarrasser la table de la cuisine après le dîner. Sur la table, il y aurait eu une toile cirée à petits carreaux bleus ; au-dessus de la table, il y aurait eu une suspension avec un abat-jour presque en forme d'assiette, en porcelaine blanche ou en tôle émaillée, et un système de poulies avec un contrepoids en forme de poire. Puis je serais allé chercher mon cartable, j'aurais sorti mon livre, mes cahiers et mon plumier de bois, je les aurais posés sur la table et j'aurais fait mes devoirs. C'est comme ça que ça se passait dans mes livres de classe.

• Le tome II contient : chronologie, avertissement ; *La Vie mode d'emploi*, *Un cabinet d'amateur*, *La Clôture et autres poèmes*, *L'Éternité* ; Appendice (textes parus dans des volumes collectifs ou non recueillis en volume du vivant de l'auteur) : *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, *Le Voyage d'hiver*, *Ellis Island*, *L'Augmentation* précédé de *L'Art et la Manière d'aborder son chef de service pour lui demander une augmentation* ; en marge des œuvres de Georges Perec : textes et documents ; notices et notes. — N° 624 de la collection.



Album Georges Perec

par Claude Burgelin



Album de la Pléiade n°56

Volume relié pleine peau
sous coffret illustré,
256 pages, 202 illustrations.
Offert par votre libraire
pour l'achat de trois volumes
de la Bibliothèque de la Pléiade.*

* Chez les libraires participant
à la promotion et dans la limite
des stocks disponibles.

Un *Album Georges Perec* est un album singulier, tant la rencontre avec le monde des illustrations, des dessins, des tracés, des photos a été essentielle pour lui. « Regarde de tous tes yeux, regarde », nous disent Jules Verne et Perec réunis à l'ouverture de *La Vie mode d'emploi*. Alors, lecteur, regarde, laisse ton œil errer. Cet album fait défiler toutes sortes d'images de celui qui a dit, reprenant des mots d'Henri Michaux, « j'écris pour me parcourir ». Sa trajectoire de vie et son programme d'écriture se superposent. Il est passionnant de s'y laisser conduire, au gré des mots de Perec, des photos qui lui ont servi d'ancrage, des représentations qu'il a privilégiées. Son univers est un imagier dont on a cherché à présenter la diversité et la richesse.

D'abord en se laissant capter par la diversité des expressions de cet homme tant de fois photographié, filmé, représenté : sans barbe, avec barbe, parfois grave, plus souvent rayonnant, en contact avec qui l'observe par une malice ou un sourire dans les yeux. Perec aimait être entouré. D'où la présence des visages de celles et ceux avec lesquels sa vie s'est entrecroisée : les amitiés essentielles de sa jeunesse, la confrérie des oulipiens, les cinéastes avec lesquels il a travaillé...

Ses premières années furent sous le signe de la perte : de ses parents, de leur souvenir, de sa propre mémoire. Cela l'a rendu un interrogateur obstiné des traces, des signes, de tout ce qui, sous nos yeux, subsiste et rappelle. De Belleville au Vercors, de Paris à New York, les lieux ont nourri son imaginaire, propulsé sa réflexion, édifié sa mémoire. Une part de son œuvre est le « journal » intermittent d'un « usager de l'espace », questionnant nos murs et nos mœurs, incitant à percevoir autrement ce qui donne forme à notre vie quotidienne.

Un parcours dans les paysages, pages et parages de Perec, c'est un trajet plein d'inattendus, de clins d'œil facétieux, de règles de jeu et de façons de leur échapper, d'énigmes diversement déchiffrables – le tout inextricablement mêlé aux souvenirs des tragédies originelles. De cette constellation de signes aux lumières divergentes, d'étoilements qui se relaient, de tonalités multiples, cet album a essayé de rendre compte.



Album Georges Perec

PAR CLAUDE BÉGIN

es



Georges Perec - roman de 1981 - est le premier roman de l'auteur de la trilogie des enquêtes policières. Il raconte la vie de deux hommes, un homme et une femme, qui se rencontrent à Paris. Le roman est une œuvre majeure de l'auteur, qui y explore les thèmes de l'identité, de la mémoire et de la langue.



Georges Perec, 1981



Une femme sur un balcon. Elle regarde la ville. Elle est seule. Elle est triste. Elle est heureuse. Elle est libre. Elle est amoureuse. Elle est seule. Elle est triste. Elle est heureuse. Elle est libre. Elle est amoureuse.



Al à M. Roman de composition de la République, illustré par Georges Perec en 1981.



La tragédie de la Shoah se mesure dans prise à brève. L'histoire de la lettre est le premier de trois à brève, à brève mesure les joies et leur culture de la civilisation est aussi à brève que d'indépendance d'écriture en ce, si nous nous mesurons, pour nous mesurer la plus intense de la langue française. De la lettre la plus intense qui soit, l'élaboration graphique.



L'histoire prend tout ce temps qui, la partie de cette fin des années cinquante, tout l'avez vu en la devant de la scène la Shoah, le sens et le sens de cette disjonction graphique.



Georges Perec et un autre homme. Ils sont assis à une table. Ils parlent. Ils rient. Ils sont heureux. Ils sont libres. Ils sont amoureux.



Georges Perec, 1981

L'Album Pléiade 2017 | Du 11 mai
au 30 juin 2017

Georges Perec

Claude
Burgelin

Pour l'achat de 3 volumes de la collection votre
libraire vous offre **l'Album Georges Perec***

Relié pleine peau et présenté sous étui illustré, 256 pages, 202 illustrations en noir et en couleurs.

*Chez les libraires participant à la promotion et dans la limite des stocks disponibles.

Georges Perec à l'île de Ré, à l'été 1975. Photographie d'Anne de Brunhoff. © Anne de Brunhoff.